

La mort dans l'objectif, un hymne à la vie

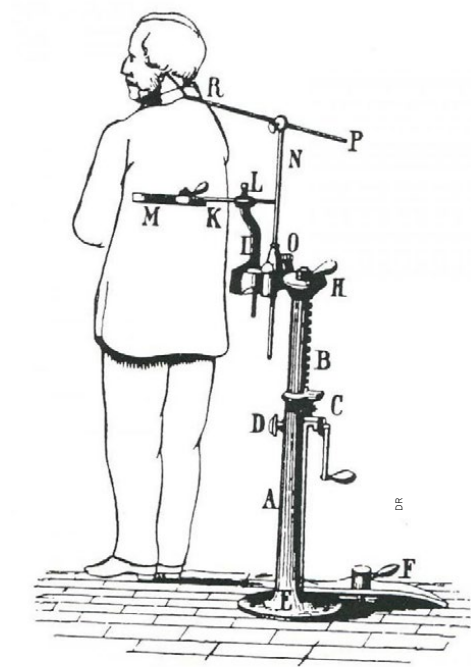
En cette Toussaint 2024, l'idée de photographier les défunts semble incongrue. Mais au XIX^e siècle, « immortaliser » les trépassés sur la pellicule était source de réconfort pour les proches. **PAR JENNIFER KERNER**

Le XIX^e siècle voit naître différentes techniques photographiques qui remportent immédiatement l'adhésion du public. Alors que cet art nouveau est encore dans sa première jeunesse, une mode étrange enflamme Paris. Les plaques de cuivre immortalisant le réel sont exploitées pour tirer le portrait des défunts. Un phénomène fascinant dont les racines sont profondes et les effets

sur notre société encore visibles de nos jours. De tout temps, les humains ont souhaité conserver une image de leurs chers disparus. Cet invariant suscite d'ailleurs la célèbre exclamation de l'historien Philippe Ariès: «La mort est iconophile!» Les supports choisis pour dépeindre les visages des défunts varient en fonction des possibilités technologiques du moment. Il y a environ quatorze mille ans, les populations du Proche-Orient récupéraient les crânes des morts pour les surmodeler et les peindre.

La première séance de pose est souvent la dernière

Des masques funéraires ont également été sculptés partout dans le monde. Les populations gabonaises recouvrent même ces visages de bois avec de la poudre d'os humain. Un ajout macabre qui permet de rendre l'image du mort «vivante» en la reliant à sa substance



matérielle. Dans l'Empire romain, le moulage de masques se faisait directement sur le visage du défunt et permettait la création d'effigies de cire. Cette technique est reprise avec ferveur dans l'Europe occidentale du début du XIX^e siècle, où l'on préfère toutefois l'usage du plâtre. La peinture moderne investit aussi le champ du souvenir à travers le motif du dernier portrait. Les élites s'y adonnent sans modération, alors que les personnes aux revenus plus modestes se désolent de ne pas



Thanatotechniciens Mis en scène, le défunt – sujet idéal grâce à son immobilité, tant les temps de pose étaient longs – était maintenu en place à l'aide d'instruments (ci-contre). Une technique également utilisée pour des relevés anthropométriques (ci-dessus).

ARCHIVES DE LA PRÉFECTURE DE POLICE DE PARIS/SP

pouvoir s'offrir ce support de commémoration... Jusqu'à ce qu'une révolution technologique ouvre l'immortalité au plus grand nombre.

En 1839, le daguerréotype est inventé. Cher et uniquement parisien, son usage demeure limité aux classes bourgeoises. Mais cette technologie ouvre la voie à une innovation décisive. Dix ans plus tard apparaît la photographie sur papier, qui signe le début de la démocratisation des prises de vue. Toutefois, pour la majorité de la popu-

lation, l'embauche d'un photographe est réservée aux événements familiaux majeurs, tels les mariages et les enterrements. Ainsi on immortalise surtout ceux qui viennent tout juste de quitter notre monde. Cette pratique était parfaitement admise dans les mœurs. À cette époque, Thanatos ne faisait pas encore l'objet d'une ostracisation et la vision d'un mort n'entraînait aucune forme de répugnance. Ces images étaient donc librement affichées dans les salons, mais également imprimées

sur des cartes de petites dimensions envoyées par la poste comme faire-part de décès. Si tous les âges sont concernés par la prise de ces clichés, les enfants sont nombreux à être immortalisés. En effet, les plus jeunes n'avaient pas eu l'occasion d'être pris en photo et leur première séance de pose était souvent la dernière.

Le trépassé pouvait être représenté en action

Afin de mettre en valeur le disparu, on s'autorisait des mises en scène élaborées. Le défunt pouvait tout d'abord incarner l'image de la « belle mort ». On l'allongeait sur son lit, parfois...

... sous un voile, entouré de fleurs et d'objets pieux. Les mains étaient jointes dans une dernière prière, le chapelet enroulé entre les doigts. Le disparu pouvait également être représenté en action, généralement en train de s'adonner à son passe-temps favori. Dans la célèbre photographie *La Petite Fille au tambour*, le cadavre d'un enfant de 2 ans a été couché sur le dos, et ses bras positionnés afin de mimer l'activité musicale. Mais une lubie encore plus étrange a émergé dans l'esprit des photographes spécialisés: celle de tromper le spectateur en donnant

“Le disparu était intégré à des mises en scène dérangementantes où morts et vivants partageaient le même espace”

au défunt l'allure d'un vivant. Pour ce faire, le disparu était intégré à des mises en scène dérangementantes où morts et vivants partageaient le même espace. Le spectateur est alors invité à contempler des compositions où il est parfois délicat de reconnaître les sujets décédés au milieu de leurs endeuillés. En effet, le temps de pose intimait à tous de rester immobiles. La rigidité des personnes peut alors être liée à la crispation que l'exercice suscite chez les vivants autant qu'à l'œuvre de la thanatormorphose chez les défunts.

Lors de ces pantomimes de vie quotidienne, des techniques raffinées étaient mises en place afin que le mort soit ressuscité le temps d'un cliché. Pour maintenir le corps des disparus en position verticale, des trépieds étaient utilisés. Ces instruments étaient pour-



1.



2.

Portraits ultimes 1. Ce cliché troublant représente deux sœurs, dont l'une est décédée. Mais laquelle ? On aperçoit entre les chaussures de la jeune fille debout le pied du « porte-mort ». 2. Victor Hugo est photographié sur son lit de mort par Nadar, en 1885. 3. La veillée de cette enfant prend des airs de réunion de famille. 4. Un souffle de vie semble parcourir la jeune fille lors de cette dernière pose avec ses parents.

vus de deux cerclages: l'un enserrant la nuque, l'autre entourant la taille du mort. Ce dernier se tenait ainsi debout au milieu de ses proches. Afin de donner l'illusion de la vie, les paupières étaient parfois cousues dans le but de maintenir les yeux grands ouverts. Lorsque la mort avait déjà rendu les pupilles blafardes, ces dernières pou-

vaient être redessinées à l'encre directement sur les globes oculaires. Cette technique donnait aux jeunes défunts des airs de poupée de porcelaine. Les premières retouches photographiques ont également vu le jour dans le but de rendre leur bonne mine aux disparus. Elles consistaient en une recoloration de leurs joues et de leurs lèvres grâce



ALAMY STOCK PHOTO

clichés photographiques offraient pour la première fois aux petites gens le luxe d'écrire leur histoire. Une dimension sentimentale est également à l'œuvre puisque la photographie entretient le souvenir des disparus. L'utilisation de portraits post mortem est consolatoire et accompagne une évolution apaisée du deuil. Malheureusement, il peut aussi devenir une entrave au processus psychologique de séparation. Ainsi, l'inconsolable reine Victoria a développé un véritable deuil pathologique à cause d'une photographie. Chaque soir, elle s'endormait près du cliché du visage de son mari décédé. Le tirage, grandeur nature, était déposé sur l'oreiller sur lequel son conjoint rêvait jadis. À son coucher, la reine ceignait le front de feu le roi Albert d'une couronne d'immortelles.

Dompter le chagrin et offrir un souvenir tangible

à l'ajout de peinture rose appliquée au pinceau sur le tirage papier. Certains ateliers proposaient également de déposer sur le cliché des rehauts à la feuille d'or, particulièrement appréciés pour souligner l'éclat des bijoux portés par les modèles. Ces portraits constituaient le pivot d'une démarche symbolique et sociale: ils ancrèrent les familles dans un souvenir lignager. Les

Toute mode qui se respecte se doit d'obtenir un succès mondial et, en la matière, la photographie post mortem ne fut pas en reste. Après avoir conquis la France, elle s'exporta en Grande-Bretagne et aux États-Unis avant d'explorer des territoires plus tropicaux, comme le Mexique. Chaque pays inventa ses propres variations stylistiques. Les pays d'Amérique latine

se focalisèrent sur la photographie des nouveau-nés, soigneusement déguisés en figures religieuses. On trouve ainsi dans les albums de famille des petits Jésus en robe de bure et couronnes d'épines... ou encore des bébés en accoutrements d'angelots qui donnent à ces petits martyrs ordinaires des airs de statuettes Renaissance.

À partir de la fin du XIX^e siècle, l'usage de la photographie post mortem décline progressivement. Ce phénomène est lié à la commercialisation d'appareils photographiques individuels à prix abordables. Mais si la pratique du cliché macabre se fait plus discrète de nos jours, elle demeure pérenne dans les services de maternité. Les parents peuvent décider d'appuyer eux-mêmes sur le déclencheur de l'appareil photo, ou bien laisser un professionnel immortaliser leur petit. La prise de ces clichés constitue un moyen de dompter le chagrin et d'offrir un souvenir tangible de ceux qui sont restés trop peu de temps dans ce monde. La photo devient alors un moyen d'exorciser la douleur...

Elle peut aussi, dans des circonstances exceptionnelles, sauver la vie d'un patient catatonique déclaré mort par erreur! Ainsi, en 1889, une séance photo sauva une jeune fille d'un enterrement précoce. En observant le tirage, le photographe a constaté une curieuse zone de flou autour de la poitrine de la «morte». Sa respiration, imperceptible pour sa famille, avait brouillé l'image pendant la prise de vue. Son immobilité n'était pas totale et si l'œil humain n'avait pas pu s'en apercevoir, la pellicule, elle, l'a révélé... juste à temps avant que les pompes funèbres n'emportent la jeune fille vers le cimetière. ☑

Jennifer Kerner Docteure en préhistoire et spécialiste en archéologie funéraire, elle a aussi créé la chaîne YouTube de vulgarisation Boneless Archéologie. Elle a sorti son premier roman, *Le Tissu de crin*, en avril chez Mercure de France et vient de publier *La Dame à la capuche et autres trésors de la préhistoire* chez Tallandier.

Pour en savoir plus Catalogue de l'exposition « Les immortels », à voir du 30 octobre au 31 décembre à la librairie Alain Brieux, 75006 Paris.

Retz, l'esthétisme des Lumières

Conçu à la veille de la Révolution française, ce domaine méconnu, parsemé d'édifices surprenants, est une ode à la nature et au goût raffiné du XVIII^e siècle. Visite du « désert » de Monsieur de Monville. **PAR CHARLES GIOL**

C'est un « désert » à nul autre pareil. Un lieu isolé et solitaire, mais à dix minutes en voiture de Saint-Germain-en-Laye. Nul n'y vit, mais ce n'est pas parce que le sol est aride: Retz est un luxuriant trou de verdure. En y flânant, on voit au loin surgir des mirages... mais qui, en s'approchant, s'avèrent bien réels. Ici, une pyramide de pierre s'élève au cœur d'un sous-bois. Là, près d'un étang, une tente tartare apparaît au milieu des broussailles. L'homme qui a créé le « Désert de Retz », à la veille de la Révolution française, voulait frapper l'imagination de ses visiteurs. Deux siècles et demi plus tard, les lieux n'ont rien perdu de leur pouvoir de fascination.

Au XVIII^e siècle, le mot « désert » est utilisé de façon métaphorique pour désigner des propriétés où aristocrates et riches bourgeois aiment à se reposer à l'écart des villes, loin de la cour et des salons. Quand, en 1774, à l'âge de 40 ans, François Racine de Monville s'attelle à la création de son domaine intime de Retz, il a déjà beaucoup goûté aux mondanités. D'un grand-père fermier général, il a hérité à 27 ans d'une fortune de plus de trois millions de livres. Déjà veuf, sans enfants, il consacre dès lors sa vie au plaisir et à la beauté. « La taille et la jambe superbes », selon le témoignage d'un de ses amis, il court les bals, passe des bras d'une actrice à ceux d'une chanteuse d'opéra. Mais Monville le séducteur est d'abord un homme des Lumières. Il s'intéresse à tous les arts, joue de la harpe et de la flûte, compose cantates et ariettes. Il s'essaie aussi au dessin, à l'architecture, étudie la botanique, la chimie, l'architecture.

Une promenade à travers les civilisations

À ce touche-à-tout bien introduit à la cour de Versailles n'échappe aucune des modes qui parcourent la haute société des Lumières. Ainsi du goût pour les jardins dits « anglo-chinois » qui, venu d'outre-Manche, s'impose à la fin du règne de Louis XV, dans un contexte intellectuel marqué par l'exaltation rousseauiste de la nature. ...



Fausse ruine En 1781, Monville fait construire la « colonne détruite » qui devient sa demeure avec des appartements sur quatre niveaux. Elle a été restaurée en 2010 après avoir failli s'écrouler pour de vrai !



PHOTO © COLLECTION ARTEDIA / BRIDGEMAN IMAGES

... L'heure n'est plus au jardin à la française: «Le Nôtre acheva de massacrer la Nature en assujettissant tout au compas de l'Architecte», écrit le marquis de Girardin, créateur, en 1761, dans sa propriété d'Ermenonville, près de Senlis, du premier jardin anglo-chinois du continent – il sera consacré par Rousseau lui-même, qui, en 1778, réside plusieurs semaines dans le domaine de Girardin avant d'y mourir et d'y être enterré, jusqu'au transfert de ses cendres au Panthéon, sous la Révolution. Ce qui est anglais, dans ces jardins, c'est le bannissement de la géométrie au profit de la courbe, la liberté laissée à la nature pour s'exprimer sans contrainte – un désordre et une irrégularité qui sont, en réalité, dûment orchestrés et encadrés. Leur caractère «chinois», à une époque en proie à la sinomanie, qui raffole des vases Ming et des papiers peints parcourus de fleurs et d'oiseaux, tient à la prédominance des pagodes parmi les «fabriques», ces petits bâtiments pittoresques qu'on édifie au détour des allées pour égayer la promenade. Et pour lui donner le sens d'un parcours symbolique, celui d'un voyage à travers les civilisations.

Monville s'ingénie ainsi à mettre en scène la visite de son Désert de Retz, ainsi qu'il baptise la propriété de treize hectares qu'il achète en 1774 à un chambrier du roi, bordée par la forêt de Marly sur le territoire de la commune de Saint-Jacques-de-Retz. L'entrée principale, qui n'est plus celle qu'on emprunte aujourd'hui, prend la forme d'une grotte artificielle, qui représente la grotte des premiers âges et celle de Platon. Quand on en sort, et qu'on pénètre dans le domaine, on passe de l'obscurité à la lumière,

de l'ignorance à la connaissance: être invité au Désert de Retz, c'est être initié. On ne sait pas si Monville était franc-maçon, mais sa proximité avec le duc d'Orléans, futur Philippe Égalité, qui fut grand maître du Grand Orient de France, permet de l'imaginer. Tout comme le symbole éminemment maçonnique que constitue la pyramide, inspirée de celle de Caius Cestius à Rome. Elle constituait alors le couvercle d'une «glacière», nom de ces gigantesques réfrigérateurs de l'âge pré-électrique, de vastes cuves creusées dans le sol où les aliments se conservaient grâce à la fraîcheur dégagée par des blocs de glace.

Salle d'armes, salon de musique et boudoirs

Car les fabriques de Retz n'avaient pas qu'une valeur décorative: la tente tartare en tôle peinte imitant une riche étoffe, symbole du goût de l'époque pour les «turqueries», servait ainsi de salle d'armes. Le temple au dieu Pan, hommage à la Grèce antique, abritait un salon de musique. Et Monville n'habitait pas dans un vulgaire château, mais dans ce qui constitue le clou de cette visite riche en surprises: une gigantesque colonne antique de vingt mètres de haut, à l'intérieur de laquelle il aménagea de luxueux appartements, des salons et des boudoirs aux murs arrondis qui s'enroulaient autour d'un escalier en spirale menant, au deuxième étage, à la chambre et au «laboratoire» du maître des lieux. La colonne fut délibérément construite pour apparaître brisée, parcourue de fausses fissures, conformément à l'esthétique préromantique de la ruine qu'illustrèrent alors les tableaux d'Hubert Robert. ...

PASCAL LEMAITRE/BRIDGEMAN IMAGES



COLLECTION ARTEDIA / BRIDGEMAN IMAGES

Voyage architectural
Édifiée au XIII^e siècle, l'église gothique (1) de l'ancien hameau de Saint-Jacques-de-Retz est la seule ruine authentique du domaine. La glacière pyramide (2) et la tente tartare (3), reconstruite en 1989, ont été bâties en même temps que l'habitation principale, en 1781. Elles comptent au nombre des sept fabriques encore présentes dans le jardin anglo-chinois. Monville en avait fait ériger une vingtaine. Parmi les disparues, une « maison chinoise », une orangerie ou encore un obélisque...



3



Retraite spirituelle Du « temple du repos » (ci-dessous), construit en 1777, ne restent que deux colonnes baguées. Il était alors bordé par une rotonde d'arbres. Le « temple au dieu Pan » (ci-contre), première fabrique du domaine en 1775, a fait l'objet d'une restauration achevée en 2013.



NICOLAS VERCELLINOMARIE DE CHAMBOURCY

... Dans l'esprit de Monville, elle devait représenter le vestige d'un temple disparu, aux dimensions titanesques. Or, il y a un demi-siècle, cette fausse ruine menaçait réellement de s'écrouler, avant d'être sauvée par une restauration menée par l'État. Car l'âge d'or du Désert fut bref et son destin est, depuis, douloureux.

Un « poème à l'image d'une époque »

La Révolution interrompt brutalement les fêtes galantes de Retz, les pièces et les opéras joués dans le théâtre en plein air pour des visiteurs comme Marie-Antoinette, Thomas Jefferson ou le roi Gustave III de Suède. Et, en 1792, Monville, ruiné par ses dépenses extravagantes, est contraint de céder son paradis à un riche Anglais qui, sous la Terreur puis sous l'Empire, se le fait saisir à deux reprises par l'État français, car sujet d'une puissance ennemie. Au XIX^e siècle, le Désert est successivement habité par un dramaturge à succès aujourd'hui oublié, Jean-François Bayard, puis par un riche philanthrope et militant pacifiste, Frédéric Passy, lauréat en 1901 du premier prix Nobel de la paix. Mais l'entretien du domaine est un gouffre financier et les fabriques se dégradent peu à peu. Le rachat de la propriété par un industriel peu sensible à la valeur historique de ses bâtiments, en 1936, lui porte le coup de grâce : ainsi disparaît une dizaine de fabriques édifiées par Monville, dont un obélisque en tôle, une « laiterie et ménagerie arrangée » et, surtout, une « maison chinoise » en bois de chêne, d'un raffinement et d'un luxe inouïs.

Tout au long du XX^e siècle, de nombreux artistes et intellectuels ont été fascinés par l'atmosphère unique du Désert, inscrit aux Monuments historiques en 1939. L'année précédente, Colette avait écrit un long article appelant à restaurer ce « poème à l'image d'une époque ». Après-guerre, André Breton et ses disciples surréalistes

y donnent des bals masqués, avant que le situationniste Guy Debord ne voie en lui « l'un des centres ésotériques, psychogéographiques de Paris ». Mais c'est l'intérêt d'André Malraux qui va se révéler décisif. En décembre 1966, devant l'Assemblée nationale, le ministre des Affaires culturelles évoque le délabrement du Désert de Retz pour justifier son projet de « loi de sauvetage des monuments classés ». Depuis, l'État peut engager des travaux de réparation d'un monument classé si son propriétaire le laisse déperir. Plusieurs campagnes de restauration, menées à la fin du siècle dernier, ont ainsi permis de sauver la « colonne détruite » et les dernières fabriques de Retz. Propriétaire du site depuis 2007, la commune de Chambourcy rêve même aujourd'hui de rebâtir la « maison chinoise ». Il lui faudra pour cela dénicher un mécène aussi fortuné et aussi poète que le fut Monsieur de Monville. ▣

Visiter le Désert de Retz

Des visites guidées sont organisées tous les samedis à la belle saison, d'avril à octobre. Elles sont assurées par des membres de l'association Le Désert de Retz, jardin des Lumières, qui s'attache, depuis sa création en 2009, à promouvoir ce site unique mais méconnu. Renseignements et réservations sur www.ledesertderetz.fr. Le Désert de Retz, allée Frédéric-Passy, Chambourcy (78).

PASCAL LEMAITRE/BRIDGEMAN IMAGES

MUSÉE
DE LA
GRANDE
GUERRE
PAYS
DE
MEAUX

LA TRANCHEE

THE TRENCH

DER SCHÜTZENGABEN

OUVERTURE À PARTIR DU 11 NOVEMBRE 2024 À MEAUX (77)

Infos & réservations sur museedelagrandeguerre.com

📍 📷 📱 📞 #TRANCHEEMGG



FINE ARTS LA BIENNALE



PARIS

DU 22 AU 27 NOVEMBRE 2024
AU GRAND PALAIS

100 GALERIES D'ART INTERNATIONALES
20 SPÉCIALITÉS

NOUS Y SERONS.
ET VOUS ?